

PEUT-ON PARLER DE NATURE HUMAINE ?



TROIS TEXTES FONDAMENTAUX

« (...) si Dieu n'existe pas, il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept et cet être c'est l'homme (...). Qu'est-ce que signifie ici que l'existence précède l'essence ? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après. L'homme, tel que le conçoit l'existentialiste, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait. Ainsi, il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir. L'homme est seulement, non seulement tel qu'il se conçoit, mais tel qu'il se veut, et comme il conçoit après l'existence, comme il se veut après cet élan vers l'existence ; l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. Tel est le premier principe de l'existentialisme. C'est aussi ce qu'on appelle la subjectivité, et que l'on nous reproche sous ce nom même. Mais que voulons-nous dire par là, sinon que l'homme a une plus grande dignité que la pierre ou que la table ? Car nous voulons dire que l'homme existe d'abord, c'est-à-dire que l'homme est d'abord ce qui se jette vers un avenir, et ce qui est conscient de se projeter dans l'avenir. L'homme est d'abord un projet qui se vit subjectivement, au lieu d'être une mousse, une pourriture ou un chou-fleur ; rien n'existe préalablement à ce projet ; rien n'est au ciel intelligible, et l'homme sera d'abord ce qu'il aura projeté d'être. Non pas ce qu'il voudra être. Car ce que nous entendons ordinairement par vouloir, c'est une décision consciente, et qui est pour la plupart d'entre nous postérieur à ce qu'il s'est fait lui-même. Je peux vouloir adhérer à un parti, écrire un livre, me marier, tout cela n'est qu'une manifestation d'un choix plus original, plus spontané que ce qu'on appelle volonté. Mais si vraiment l'existence précède l'essence, l'homme est responsable de ce qu'il est. »

Sartre – *L'Existentialisme est un humanisme*

« Personne ne doute que notre héritage biologique détermine le fait que nous ayons des bras plutôt que des ailes, ou que notre système visuel soit celui des mammifères et non celui des insectes, ou... à vous de compléter, pour tout ce qui concerne les aspects de notre être « en dessous du cou », pour utiliser une métaphore. On peut évidemment imaginer que le cerveau humain échappe aux limites de la biologie et de la logique, et soit une sorte d'organe non naturel, auquel cas il n'y aurait pas de nature humaine dans le domaine des facultés mentales supérieures. Mais cette hypothèse n'est pas à prendre au sérieux. Si les être humains font partie du monde naturel, alors leurs facultés cognitives, esthétiques, morales et autres sont fermement ancrées dans leur nature biologique. Et, c'est ce que nous découvrons, dans la mesure limitée où l'on comprend quelque chose à ce sujet. »

Noam Chomsky – « Sur la nature humaine, le changement social et la science » [entretien avec J. Bricmont, 2001]

« Il semble que la diversité des cultures soit rarement apparue aux hommes pour ce qu'elle est : un phénomène naturel, résultant des rapports directs ou indirects entre les sociétés ; ils y ont plutôt vu une sorte de monstruosité ou de scandale. (...) L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles, morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. « Habitudes de sauvages », « cela n'est pas de chez nous », « on ne devrait pas permettre cela », etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères. Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de barbare ; la civilisation occidentale a ensuite utilisé le terme de sauvage dans le même sens. Or, derrière ces épithètes se dissimule un même jugement – il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain ; et sauvage, qui veut dire « de la forêt », évoque aussi un genre de vie animal par opposition à la culture humaine. (...) »

Cette attitude de pensée, au nom de laquelle on rejette les « sauvages » (ou tous ceux qu'on choisit de considérer comme tels) hors de l'humanité, est justement l'attitude la plus marquante et la plus instinctive de ces sauvages mêmes. Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit. (...) L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village ; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent elles-mêmes d'un nom qui signifie les « hommes » (ou parfois (...) les « bons », les « excellents », les « complets »), impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages ne participent pas des vertus ou même de la nature humaine, mais qu'ils sont tout au plus composés de « mauvais », de « méchants », de « singes de terre » ou « d'œufs de pou ». On va souvent jusqu'à priver l'étranger de ce dernier degré de réalité en en faisant un « fantôme » ou une « apparition ». Ainsi se réalisent de curieuses situations où deux interlocuteurs se donnent cruellement la réplique. Dans les Grandes Antilles, quelques années après la découverte de l'Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour rechercher si les indigènes avaient ou non une âme, ces derniers s'employaient à immerger des Blancs prisonniers, afin de vérifier, par une surveillance prolongée, si leur cadavre était ou non sujet à la putréfaction. (...) Cette anecdote à la fois baroque et tragique illustre bien le paradoxe du relativisme culturel, que nous retrouverons ailleurs sous d'autres formes : c'est dans la mesure même où l'on prétend établir une discrimination entre les cultures et les coutumes que l'on s'identifie le plus complètement avec celles qu'on essaie de nier. En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus « sauvages » ou « barbares » de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie. »

Claude Lévi-Strauss – *Race et histoire*

DES TEXTES COMPLEMENTAIRES

« L'action politique et sociale doit être animée par une vision de la société future et par des jugements de valeur explicites concernant ses traits fondamentaux. Ces jugements doivent découler d'une conception de la nature humaine, et l'on peut en rechercher les fondements empiriques en étudiant la nature humaine telle qu'elle se révèle dans le comportement des hommes et dans leurs créations matérielles, intellectuelles et sociales. Nous avons peut-être atteint un stade de l'histoire où il est possible d'envisager sérieusement une société dans laquelle des liens sociaux librement acceptés viendraient se substituer aux fers des institutions autocratiques [...].

Le capitalisme prédateur a créé un système industriel complexe et une technologie avancée ; il a permis une extension considérable de la pratique démocratique et promu certaines valeurs libérales, mais à l'intérieur de limites qui sont aujourd'hui étouffantes et doivent être dépassées. Ce n'est pas un système approprié à ce milieu de XX^e siècle. Il est incapable de répondre aux besoins humains, qui ne peuvent s'exprimer qu'en termes collectifs, et sa conception d'un homme compétitif – qui cherche exclusivement à maximiser son pouvoir et sa richesse, et se soumet lui-même aux rapports marchands, à l'exploitation et à une autorité extérieure – est inhumaine et intolérable au sens le plus profond.

Une vision de l'ordre social doit, à son tour, être fondée sur une certaine conception de la nature humaine. Si les hommes sont en réalité des êtres indéfiniment malléables, complètement plastiques, si leur esprit est dépourvu de structures innées et s'ils n'ont pas de besoins intrinsèques de nature culturelle ou sociale, alors ils sont les sujets appropriés pour le "formatage du comportement" par l'État autoritaire, le chef d'entreprise, le technocrate ou le comité central. Ceux qui ont une certaine confiance dans l'espèce humaine espéreront qu'il n'en est pas ainsi, et ils tenteront de déterminer les caractéristiques humaines intrinsèques qui offrent un cadre pour le développement intellectuel, le progrès de la conscience morale, la réalisation de soi à travers la culture, et la participation à une société libre. [...]

En théorie, nous pourrions développer de cette manière une science sociale à partir de propositions empiriquement bien fondées sur la nature humaine. De même que nous étudions avec un certain succès tout l'éventail des langues que les hommes peuvent parler, de même nous pourrions tenter d'étudier les formes d'expression artistique ou, d'ailleurs, de connaissance scientifique que les hommes peuvent concevoir, et peut-être même tout l'éventail des systèmes éthiques et des structures sociales dans lesquels les humains peuvent vivre et fonctionner, étant donné leurs capacités et leurs besoins intrinsèques. Peut-être pourrait-on même aller jusqu'à concevoir une organisation de la société capable d'aiguillonner et de satisfaire au mieux, dans des conditions matérielles et culturelles données, le besoin humain, fondamental s'il en est, de spontanéité, créativité, de solidarité et de justice sociale. »

Noam Chomsky – « Langage et liberté », 1970

« Pouvons-nous poser sérieusement la question "Qu'est-ce que la nature humaine ?" ? Pouvons-nous faire quelques progrès vers la compréhension de la nature humaine ? Pouvons-nous élaborer une théorie des besoins intrinsèquement humains, de la nature des capacités humaines et de leur variation à l'intérieur de l'espèce ? et de la forme que ces capacités peuvent prendre selon les diverses conditions sociales – une théorie dont nous puissions tirer des conséquences ou, à tout le moins, qui puisse nous inspirer à propos des problèmes humains et sociaux fondamentaux ? En principe, nous entrons ici dans le domaine de la recherche scientifique, même s'il s'agit d'une science plus potentielle qu'effective.

L'idée que les êtres humains diffèrent sous des aspects fondamentaux des autres organismes à l'intérieur du monde naturel n'est pas sérieusement matière à discussion. Si un scientifique martien se mettait à étudier les affaires terrestres, il n'aurait guère de doutes à ce sujet. Ses conclusions seraient particulièrement évidentes s'il étudiait ce qui a changé dans la vie des organismes sur une très longue période. Les hommes d'aujourd'hui ont, à quelques petites modifications près, la même constitution génétique que leurs ancêtres qui vivaient il y a quelques milliers d'années, mais les modes de vie ont considérablement changé, en particulier au cours de ces derniers siècles. Cela n'est pas vrai des autres organismes, sauf quand le changement résulte de l'intervention humaine. Un observateur martien serait également frappé par le fait qu'à toute époque de l'histoire sont conservés des vestiges de modes de vie plus anciens, jusqu'à ceux de l'âge de pierre, parmi des humains qui ne diffèrent pas significativement dans leur constitution génétique de ceux par rapport auxquels leur mode de vie a changé le plus radicalement. Bref, il observerait que les humains sont uniques à l'intérieur du monde naturel en ce qu'ils ont une histoire, une diversité culturelle et une évolution culturelle. A cet égard, notre Martien hypothétique se poserait probablement la question : "Pourquoi en est-il ainsi ?" [...]

Mais la question "Qu'est-ce que la nature humaine ?" n'a pas un intérêt seulement scientifique. Comme nous l'avons souligné, elle est également au cœur de la réflexion politique et sociale. Qu'est-ce qu'une bonne société ? Sans doute une société qui assure la satisfaction des besoins intrinsèquement humains, dans la mesure où les conditions matérielles le permettent. Pour mériter attention et respect, une théorie politique et sociale doit être fondée sur une certaine conception des besoins et des droits humains, et, partant, sur la nature humaine qui doit être présupposée dans toute explication sérieuse sur l'origine et la nature de ces besoins et de ces droits. En conséquence, les structures sociales et les rapports sociaux qu'un réformateur ou un révolutionnaire cherche à faire exister devront être fondés sur une conception de la nature humaine, si vague et balbutiante soit-elle. »

Noam Chomsky, « Égalité. Sur le développement du langage, l'intelligence humaine et l'organisation sociale », 1976

« La nature a voulu que l'homme tire entièrement de lui-même tout ce qui dépasse l'agencement mécanique de son existence animale et qu'il ne participe à aucun autre bonheur ou à aucune autre perfection que ceux qu'il s'est créés lui-même, libre de l'instinct, par sa propre raison. La nature, en effet, ne fait rien en vain et n'est pas prodigue dans l'usage des moyens qui lui permettent de parvenir à ses fins. Donner à l'homme la raison et la liberté du vouloir qui se fonde sur cette raison, c'est déjà une indication claire de son dessein en ce qui concerne la dotation de l'homme. L'homme ne doit donc pas être dirigé par l'instinct ; ce n'est pas une connaissance innée qui doit assurer son instruction, il doit bien plutôt tirer tout de lui-même. La découverte d'aliments, l'invention des moyens de se couvrir et de pourvoir à sa sécurité et à sa défense (pour cela la nature ne lui a donné ni les cornes du taureau, ni les griffes du lion, ni les crocs du chien, mais seulement les mains), tous les divertissements qui peuvent rendre la vie agréable, même son intelligence et sa prudence et aussi bien la bonté de son vouloir, doivent être entièrement son œuvre. »

Kant – Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique

« Considérons ce garçon de café. Il a le geste vif et appuyé, un peu trop précis, un peu trop rapide, il vient vers les consommateurs d'un pas un peu trop vif, il s'incline avec un peu trop d'empressement, sa voix, ses yeux expriment un intérêt un peu trop plein de sollicitude pour la commande du client, enfin le voilà qui revient, en essayant d'imiter dans sa démarche la rigueur inflexible d'on ne sait quel automate tout en portant son plateau avec une sorte de témérité de funambule, en le mettant dans un équilibre perpétuellement instable et perpétuellement rompu, qu'il rétablit perpétuellement d'un mouvement léger du bras et de la main. Toute sa conduite nous semble un jeu. Il s'applique à enchaîner ses mouvements, comme s'ils étaient des mécanismes se commandant les uns les autres ; sa mimique et sa voix même semblent des mécanismes ; il se donne la prestesse et la rapidité impitoyable des choses. Il joue, il s'amuse. Mais à quoi donc joue-t-il ? Il ne faut pas l'observer longtemps pour s'en rendre compte : il joue à être garçon de café. »

Sartre – L'Être et le néant

« J'ai connu, pendant que j'étais captif, un homme assez remarquable qui était jésuite ; il était entré dans l'ordre des Jésuites de la façon suivante : il avait subi un certain nombre d'échecs assez cuisants ; enfant, son père était mort en le laissant pauvre, et il avait été boursier dans une institution religieuse où on lui faisait constamment sentir qu'il était accepté par charité ; par la suite, il a manqué un certain nombre de distinctions honorifiques qui plaisent aux enfants ; puis, vers dix-huit ans, il a raté une aventure sentimentale ; enfin à vingt-deux ans, chose assez puérile, mais qui fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase, il a manqué sa préparation militaire. Ce jeune homme pouvait donc considérer qu'il avait tout raté ; c'était un signe, mais un signe de quoi ? Il pouvait se réfugier dans l'amertume ou dans le désespoir. Mais il a jugé, très habilement pour lui, que c'était le signe qu'il n'était pas fait pour des triomphes séculiers, et que seuls les triomphes de la religion, de la sainteté, de la foi, lui étaient accessibles. Il a donc vu là une parole de Dieu, et il est entré dans les ordres. Qui ne voit que la décision du sens du signe a été prise par lui tout seul ? On aurait pu conclure autre chose de cette série d'échecs : par exemple qu'il valait mieux qu'il fût charpentier ou révolutionnaire. Il porte donc l'entière responsabilité du déchiiffrement. »

Sartre – L'Existentialisme est un humanisme

« Toute chose dans la nature agit d'après des lois. Il n'y a qu'un être raisonnable qui ait la faculté d'agir d'après la représentation des lois, c'est-à-dire d'après les principes, en d'autres termes qui ait une volonté. Puisque, pour dériver les actions des lois, la raison est requise, la volonté n'est rien d'autre qu'une raison pratique. »

Kant – Fondements de la métaphysique des mœurs – deuxième section

« Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usages du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. »

Montaigne – Les Essais

« C'est pourquoi, sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres ; et me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposait, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentaient que j'en pusse tirer quelque profit. (...)

Il est vrai que pendant que je ne faisais que considérer les mœurs des autres hommes, je n'y trouvais guère de quoi m'assurer, et que j'y remarquais quasi autant de diversité que j'avais fait auparavant entre les opinions des philosophes. En sorte que le plus grand profit que j'en retirais était que, voyant plusieurs choses qui, bien qu'elles nous semblent fort extravagantes et ridicules, ne laissent pas d'être communément reçues et approuvées par d'autres grands peuples, j'apprenais à ne rien croire trop fermement de ce qui ne m'avait été persuadé que par l'exemple et par la coutume : et ainsi je me délivrais peu à peu de beaucoup d'erreurs qui peuvent offusquer notre lumière naturelle, et nous rendre moins capables d'entendre raison. »

Descartes – première partie du Discours de la méthode

TROIS AUTEURS IMPORTANTS

